

HISTOIRE DES PAPES

DEPUIS LA FIN DU MOYEN AGE

OUVRAGE ÉCRIT D'APRÈS UN GRAND NOMBRE DE DOCUMENTS INÉDITS
EXTRAITS DES ARCHIVES SECRÈTES DU VATICAN ET AUTRES

PAR

LE D^R LOUIS PASTOR

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'INNSBRÜCK

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR FURCY RAYNAUD

TOME PREMIER

Septième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

ÉDITIONS SAINT-REMI
BP 80 – 33410 CADILLAC
Tel/Fax : 05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

BREF DE S. S. LE PAPE LÉON XIII
A M. LE D' L. PASTOR

*Dilecto filio Ludovico Pastor Doctori historiæ tradendæ
OEnipontem.*

« Leo PP. XIII.

« *Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Ex historia Pontificum Romanorum, quam habes institutam, adlatum Nobis primum volumen est una cum litteris tuis. Quod rerum monumenta veterum, utique ex Tabulario Vaticano deprompta, usui tibi scribis fuisse, gratum est : nec fieri profecto potest, ut tanta supellex non magnum afferat ad investigandam antiquitatem lumen. Tu vero opus habes in manibus sane laboriosum idemque magna casuum varietate notabile, cum ab exitu medii ævi exorsus, pergere ad hanc nostram ætatem contendas. Sed ab ista lucubrationum tuarum priore parte, cui quidem suffragium idoneorum virorum videmus non defuisse, conjecturam facere de reliquarum bonitate licet. Reddere cum alacritate, quæ restant, hortaremur, nisi Nobis esset cognitum tua te voluntate alacrem hortatione plane non indigere. Nec sane facultatem ingenii tui usquam poteras utilius sanctiusque collocare, quam in illustrandis diligenter ac sincere rebus gestis Pontificum maximorum, quorum laudibus tam sæpe invidere vel temporum injuria consuevit vel hominum obtrectatio malevola. Cælestium munerum auspiciem ac benevolentiam Nostræ paternæ testem tibi Apostolicam benedictionem peramanter in Domino impertimus, Datum Romæ apud S. Petrum die XX. Januarii anno 1887. pontificatus Nostri nono.*

« Leo PP. XXIII. »

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITION ALLEMANDE

En publiant cette *Histoire des Papes* à partir de la fin du moyen âge, j'ai confiance de faire une œuvre utile. Je mets à part l'intérêt de premier ordre que doit avoir pour les hommes de notre temps l'histoire de la dynastie la plus ancienne et la plus vivace du monde ; mais, en me plaçant uniquement au point de vue de la science, il me paraît que le moment est venu de fondre en un seul tous les résultats des innombrables études faites sur ce sujet depuis vingt ans, et de les compléter au moyen des documents que j'ai eu le bonheur de découvrir en puisant directement aux sources.

Tout le monde connaît le nom de Ranke et l'œuvre intitulée : *Les Papes de Rome au seizième et au dix-septième siècle*, qui a été le point de départ de la réputation du plus considérable des historiens protestants de l'Allemagne. Publiée entre 1834 et 1836, cette œuvre donne une idée exacte de l'état des recherches historiques au moment où elle parut pour la première fois. A l'exception des chapitres relatifs à la période comprise entre 1826 et 1870, qui figurent dans la dernière édition, l'auteur s'est borné à d'insignifiantes retouches. Il ne jette qu'un coup d'œil sommaire sur l'époque de la Renaissance, qui a été, depuis les vingt dernières

années, l'objet de si nombreuses recherches, en Italie, en Allemagne et en France, et pour laquelle de savants écrivains, parmi lesquels il n'est que juste de citer au premier rang M. Eugène Muntz, ont amassé des matériaux si considérables. Cependant, à défaut d'une connaissance exacte de cette période, il est impossible de comprendre le seizième siècle.

La généreuse initiative prise par S. S. Léon XIII, en ouvrant aux savants les archives secrètes du Vatican, a eu pour résultat de démontrer la nécessité d'écrire sur de nouvelles bases l'histoire des Papes du quinzième siècle et des trois siècles suivants. Ni Ranke, ni, après lui, Burckhardt, Voigt, Gregorovius et Creighton, n'avaient pu pénétrer dans ces archives lorsqu'ils écrivirent ceux de leurs ouvrages qui ont trait à l'époque de la Renaissance. M. de Reumont lui-même, dont l'*Histoire de la ville de Rome*, si instructive et si judicieusement écrite, m'a rendu de précieux services, M. de Reumont n'a fait que de rares emprunts à cette mine si riche en renseignements nouveaux.

Mon premier soin a donc été, pendant les deux longs séjours qu'il m'a été donné de faire à Rome, de fouiller ces archives et d'amasser les plus importants des matériaux qu'elles mettaient à ma disposition.

Au cours de ce travail, que m'a singulièrement facilité le concours bienveillant des fonctionnaires préposés à la garde des archives, j'ai reconnu qu'on pouvait appliquer aux temps modernes ce que Pertz avait écrit pour d'autres : « Les clefs de Pierre sont encore de nos jours les clefs du moyen âge. »

En dehors des archives secrètes du Vatican, j'ai eu le bonheur de pouvoir faire, soit par moi-même, soit par l'intermédiaire d'amis dévoués, une abondante moisson, à Rome même, dans des archives qui, jusqu'ici, avaient été fermées d'une façon à peu près complète aux recherches historiques. Je citerai, entre autres, les Archives consisto-

riales, les Archives du Latran, qui, malheureusement, ne sont pas encore classées, celles de l'Inquisition, de la Propagande, de la chapelle Sixtine, de la Secrétairie des brefs et la Bibliothèque de Saint-Pierre. Je ne pouvais, bien entendu, laisser de côté les trésors renfermés dans la Bibliothèque Vaticane, d'autant plus que Ranke et Gregorovius n'avaient eu communication que d'une partie infime des manuscrits que l'on y conserve.

Bien que les collections amassées dans la Bibliothèque des Papes soient une mine à peu près inépuisable, où chaque découverte en amène une autre, je ne pouvais m'y renfermer exclusivement. Mes recherches m'amènèrent donc à visiter successivement : d'abord les bibliothèques publiques ou demi-publiques, célèbres dans tout le monde savant, sous les noms de Bibliothèques Angélique, Barberini, Casanatense, Chigi, Corsini, Vallicellane ; puis des collections moins connues, telles que les Bibliothèques Altieri, Borghèse et Boncompagni, les archives de l'Anima, du Campo Santo al Vaticano et du Saint-Esprit, enfin les archives particulières des maisons princières de Rome, dans lesquelles il n'est pas donné à tout le monde de pénétrer. Parmi ces dernières, quelques-unes, telles que celles des maisons Odescalchi et Orsini, ne m'ont fourni qu'un médiocre butin ; dans d'autres, au contraire, telles que les archives des familles Colonna, Gaetani, Ricci, la moisson a dépassé mon attente.

Dans l'impossibilité d'utiliser l'immense quantité de pièces originales amassées dans ces archives, j'ai dû me déterminer, en ce qui concerne celles de Rome en particulier, à ne commencer mes recherches systématiques qu'à la deuxième moitié du quinzième siècle, c'est-à-dire au moment qui marque la transition entre deux grandes époques et qui est, en réalité, la fin du moyen âge.

Cependant, même en m'imposant cette limite, il ne m'était pas permis de borner mes fouilles aux matériaux amassés à

Rome. Si abondants et si variés qu'ils soient, j'aurais couru le risque de tomber dans le défaut de partialité.

Je fus donc amené à rechercher dans les autres archives de l'Italie les documents qui pouvaient se rapporter au sujet de mon étude spéciale. Dans ce but, je visitai d'abord les archives des puissances italiennes, grandes et petites, qui furent à toutes les époques en relation avec la Papauté, et qui envoyaient des ambassadeurs à Rome, dès une époque beaucoup plus reculée et d'une façon beaucoup plus fréquente qu'on ne se le figure d'ordinaire. Je dus consacrer particulièrement un temps relativement long à la colossale correspondance diplomatique des Sforza, que l'on conserve aux Archives d'État de Milan; elle présente bien quelques lacunes, mais j'ai pu les combler d'abord à la Bibliothèque Ambrosienne, et, plus tard, à la Bibliothèque nationale de Paris. Florence, Sienne, Bologne, Venise et Mantoue m'ont fourni des documents dont j'étais loin de soupçonner à l'avance la quantité, et dont une grande partie était encore inconnue. Lucques est beaucoup moins riche; mais à Modène et à Naples j'ai amassé des matériaux précieux pour mon second volume et pour les suivants.

Il est à peu près superflu de dire qu'au cours de mes voyages je n'ai eu garde de passer sans y pénétrer devant les riches bibliothèques et les archives municipales des principales villes d'Italie. La France et l'Allemagne m'ont aussi fourni leur contingent; j'ai eu, à diverses reprises, le plaisir de faire de belles et intéressantes découvertes, par exemple, à Aix en Provence et à Trèves.

En terminant, il est de mon devoir de donner un témoignage de ma profonde gratitude envers S. S. le pape Léon XIII pour l'intérêt qu'elle a daigné prendre à mon travail et les encouragements qu'elle m'a accordés. Je prie également LL. EE. les cardinaux Jacobini, Hergenrœther et Mertel, S. Exc. le comte Paar, ambassadeur d'Autriche auprès du

HISTOIRE DES PAPES

INTRODUCTION

LA RENAISSANCE LITTÉRAIRE EN ITALIE ET L'ÉGLISE

L'époque où s'accomplit la transformation de l'antiquité païenne par le christianisme mise à part, il n'en est peut-être pas, dans l'histoire de l'humanité, de plus mémorable que la période de transition qui relie le moyen âge aux temps modernes, période si remplie de contrastes absolument tranchés. L'un des éléments qui exercèrent sur les esprits du temps l'influence la plus puissante fut l'extension imprimée à l'étude de l'antiquité sous toutes ses formes : on lui a donné le nom de Renaissance de l'antiquité classique. Le signal de ce retour à l'antiquité vint de l'Italie, où le souvenir de l'antiquité classique n'avait jamais pu s'effacer entièrement : rien de plus naturel. Ce fut le début d'une ère nouvelle.

Bien que ce mouvement ait produit une véritable révolution dans la science, dans la poésie, dans l'art et dans les mœurs, l'étude de ses origines et de son développement n'entre point dans notre cadre. C'est une histoire des Papes que nous écrivons : notre tâche doit se borner à rechercher l'action de la Renaissance en ce qui concerne l'Église et la Papauté.

Or, pour se faire une idée juste de cette action à tous les points de vue, il importe de rappeler, une fois pour toutes, que, si le mouvement de la Renaissance ne se produisit tout d'abord que dans le domaine de la littérature, il se divisa dès

le début en deux courants contraires. Ils apparaissent déjà avec plus ou moins de netteté dans les œuvres des deux hommes que l'on doit considérer comme les véritables fondateurs de la Renaissance littéraire : Pétrarque et Boccace.

Comme l'auteur de la *Divine Comédie*, François Pétrarque resta strictement fidèle à l'Église; chez lui, la foi chrétienne marchait de pair avec l'enthousiasme pour l'antiquité classique. Cet enthousiasme n'alla jamais jusqu'à lui faire oublier la grandeur des mystères du christianisme; loin de là : dans maint passage de ses écrits, il affirme énergiquement qu'il met l'Évangile bien au-dessus de toute la philosophie des anciens. Ainsi, dans une lettre à son ami Giovanni Colonna, il écrit : « Il n'est permis d'aimer les doctrines des philosophes et d'adhérer à leurs opinions qu'en tant qu'elles ne s'écartent pas de la vérité et qu'elles ne nous détournent pas de notre but principal. Si l'un d'eux tentait de nous séduire, notre devoir serait de le mépriser et de le fouler aux pieds ouvertement, fût-ce Platon ou Aristote, Varron ou Cicéron. Il ne faut nous laisser prendre ni à la finesse de la dialectique, ni au charme du langage, ni à la renommée de ces maîtres; si haut qu'ils aient pu atteindre avec les ressources de l'intelligence humaine, ils n'étaient tous que des hommes, des hommes versés dans la connaissance des choses autant qu'on peut l'être, célèbres pour leur éloquence, doués de tous les dons naturels, hommes à plaindre pourtant, parce qu'ils étaient privés des biens suprêmes et ineffables; et comme ils se fiaient à leurs propres forces et ne cherchaient pas la véritable source de la lumière, ils ont marché comme des aveugles, faisant des chutes fréquentes et se heurtant à toutes les pierres du chemin. Tout en admirant leur génie, réservons donc notre hommage pour l'auteur de tout génie; que la compassion que nous inspirent leurs erreurs nous rappelle la reconnaissance à laquelle nous obligent les grâces que nous avons reçues; n'oublions pas que nous avons etc gratuitement et sans aucun mérite personnel favorisés et préférés à nos anciens, par celui qui a caché ses mystères aux sages et daigné les révéler aux petits. Faisons donc de la philosophie, mais n'oublions pas le point important, qui est

l'amour de la sagesse. Or, la véritable sagesse de Dieu est le Christ; on ne saurait faire de véritable philosophie sans l'aimer et l'honorer par-dessus tout. En toutes choses, avant tout, il faut être chrétien. Quand nous lisons des œuvres philosophiques, poétiques, historiques, l'oreille de notre cœur doit rester ouverte à l'Évangile du Christ; lui seul peut nous donner la science et le bonheur; sans lui, plus nous apprendrons, plus nous deviendrons ignorants et malheureux; c'est à lui qu'on doit tout rapporter comme au grand réceptacle de la vérité; c'est la base unique, le seul fondement solide sur lequel puisse bâtir l'homme ¹. . . . »

Éprouvant le besoin de justifier son enthousiasme pour les philosophes et les poètes classiques, Pétrarque cite, à plusieurs reprises, l'exemple de saint Augustin. « Le livre des *Confessions*, tout humide des larmes » du saint docteur, était l'un des ouvrages préférés du poète. « Ce grand docteur de l'Église, dit-il, ne rougissait pas de prendre Cicéron pour guide, bien que celui-ci poursuivit un but différent du sien. Et pourquoi en eût-il rougi? Un guide qui montre le chemin du salut n'est jamais méprisable. Je n'entends pas nier qu'il ne se trouve dans les auteurs classiques bien des choses à éviter; mais on rencontre aussi chez les écrivains chrétiens des choses capables d'induire le lecteur en erreur s'il ne se tient pas sur ses gardes. Saint Augustin lui-même a pris la peine de revoir ses ouvrages, comme un laboureur sarcle son champ pour séparer l'ivraie du bon grain. Bref, il n'existe pas beaucoup de livres qu'on pût lire sans danger, si nous n'avions la lumière divine pour nous éclairer et pour nous apprendre ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter. En marchant à sa clarté, nous ne pouvons nous égarer. »

Si Pétrarque avait la foi chrétienne, il avait aussi le courage d'en faire ouvertement profession. Il fit plusieurs fois publiquement l'apologie du christianisme, et le jour où, dans une solennité mémorable, il reçut au Capitole la couronne de la poésie, son premier acte, la cérémonie terminée, fut de se

¹ *Francisci Petrarce epistolæ de rebus familiaribus et variæ* (édit. Jos. Fracassetti, Firenze, 1864), lib. VI, ep. 2, p. 310.

rendre dans la basilique de Saint-Pierre pour y déposer sa couronne sur la tombe du prince des Apôtres ¹.

Cependant il n'échappa pas complètement à l'influence délétère des éléments de fermentation qui agitaient son temps et des dangereux exemples de l'antiquité. Dans son traité *Du mépris du monde*, il dépeint en traits de feu la lutte de l'homme contre la passion charnelle, lutte qu'il connaissait bien, car il y avait plus d'une fois succombé; continuellement à la poursuite des bénéfices, son avidité insatiable est l'une des faces les plus tristes de son existence agitée. Il n'est d'ailleurs que trop facile de relever dans le caractère de cet illustre poète certains traits qui forment un contraste évident avec le fond de ses opinions religieuses, essentiellement chrétiennes. Qu'il nous suffise de citer, entre autres, son mépris hautain pour la scolastique, d'ailleurs bien déchu déjà, et une passion malade de célébrité. Certes, on peut l'excuser, quand on pense que Dante lui-même ne sut pas maîtriser cette passion, même après avoir écrit l'œuvre immortelle où il expose en termes si éloquents l'idée chrétienne du néant de la gloire. Quoi qu'il en soit, on ne peut se défendre d'une certaine tristesse en voyant un homme de génie tel que Pétrarque se repaître de couronnes de laurier, de faveurs princières, d'ovations populaires, et se mêler aux courtisans de princes perdus de mœurs, à la poursuite du fantôme de la gloire ². Si, pour

¹ Voy. KOERTING, t. I, p. 174, 178, 205, 407 et suiv., 495 et suiv.; t. III, p. 430-431; HAFNER, *Renaissance*, p. 227 et suiv.; PIPER, *Mon. Theolog.*, p. 653-654; VOIGT, *Wiederbelebung*, t. I, 2^e édit., p. 80, 86 et suiv., 95 et suiv.; BLANC, dans *Ersch et Gruber*, 3^e section, t. XIX, p. 250-251; GEIGER, *Petrarca* (Leipzig, 1874), p. 92-93; GASPARY, t. I, p. 457; BARTOLI, p. 61 et suiv. M. KOERTING, t. I, p. 75; VOIGT, t. I, 2^e édit., p. 86; FRENZEL, *Renaissance* (Berlin, 1876), p. 5; GEIGER, *Renaissance*, p. 29, et PAULSEN, p. 29, se sont faits les échos de la tradition d'après laquelle Pétrarque aurait été prêtre; c'est une erreur; il n'avait reçu que les Ordres mineurs. M. Koerting cite à l'appui de son affirmation un passage du traité *De otio religios.*, qui se trouve dans les *Opp.* (Basil., 1554), p. 363; cela ne prouve rien, car les mots « divinas laudes atque officium quotidianum celebrare » doivent s'entendre simplement dans le sens de « lire le bréviaire et assister à l'office », et non dans celui de « dire la messe ».

² KOERTING, t. I, p. 36 et suiv., 157 et suiv., 521; t. III, p. 420, 423; VOIGT, *Wiederbelebung*, t. I, 2^e édit., p. 71 et suiv., 86, 126 et suiv., 136 et suiv.,

assurer à son nom l'immortalité, il usait de moyens que sa conscience de chrétien réprouvait sans arriver à se faire entendre, il est permis de voir là l'influence délétère du paganisme. Les classiques anciens, Cicéron en particulier, lui présentaient l'idéal de la gloire avec une telle puissance, un tel attrait, qu'il en oubliait par moments d'une manière absolue l'idéal chrétien ¹.

Pétrarque a sur ses contemporains une incontestable supériorité : jamais une pensée frivole ou lubrique ne troubla la limpidité de ses sonnets. A ce point de vue, Boccace, son contemporain et son ami, forme avec lui le contraste le plus frappant. Avec celui-ci, le lecteur se trouve transporté dans l'atmosphère empoisonnée du sensualisme païen. Styliste achevé, portraitiste incomparable, il déshonore son talent en tournant en ridicule les vertus chrétiennes de la pudeur et de la décence. Dans son idylle intitulée : *Ameto*, où surabondent les reminiscences de l'antiquité, il prêche à peu près ouvertement l'évangile de l'amour libre ; dans la satire intitulée : *Corbaccio* ou le *Labyrinthe de l'amour*, il étale impudemment le cynisme le plus effronté. Un juge peu sévère cependant écrivait, il y a peu de temps, qu'on trouverait difficilement dans les ouvrages des réalistes modernes eux-mêmes quelque chose qui dépasse l'« obscénité des peintures » renfermées dans cet écrit infame ². La doctrine absolument païenne de la jouissance sans frein s'étale jusque dans les œuvres les plus célèbres de ce poète, dans le *Décameron*, par exemple. De l'aveu d'un moderne historien de la littérature, la plupart des nouvelles réunies sous ce titre respirent un relâchement de mœurs, une luxure que peuvent expliquer, mais sans les excuser, le dérèglement général des mœurs de l'époque et le débordement de toutes les

148 ; HAFNER, *Renaissance*, p. 228 et suiv. ; BARTOLI, p. 10 et suiv. — Sur ce que Dante pensait de la gloire, voy. BURCKHARDT, *Cultur*, t. I, 2^e édit., p. 171 et suiv., et SCHNAASE, t. VII, 2^e édit., p. 36 et suiv.

¹ VOIGT, *Wiederbelebung*, t. I, 2^e édit., p. 126-127.

² SCARTAZZINI, art. de l'*Allgemeine Zeitung*, 1882, n^o 336, suppl. — Sur l'*Ameto*, voy. E. FRUERLEIN, dans l'*Hist. Zeitschr. de Sybel*, Nouv. suite, t. II, p. 238. — Sur les poésies de Pétrarque, voy. NORRKBERG, t. I, p. 319 ; GASPARY, t. I, p. 460 et suiv.

passions mauvaises, issus de la terreur inspirée par une peste formidable. Ces peintures sont d'autant plus répugnantes, qu'en retraçant les victoires du vice rusé sur la candeur ingénue ou sur la sottise égoïste, le poète s'attache d'avantage à conserver un ton d'agréable frivolité et de naïveté malicieuse¹.

Dans ses nouvelles, Boccace s'attache, avec une prédilection marquée, à ridiculiser, à outrager les gens d'Église, les moines, les religieuses; pour eux, il n'a que des traits d'une implacable ironie; à l'en croire, l'état religieux serait l'expression au suprême degré de l'hypocrisie et de l'immoralité².

Et pourtant, Boccace n'était, personnellement, ni un incrédule ni un ennemi de l'Église. Ses tirades outrageantes pour les personnes vouées à l'état religieux ne sont nullement l'expression d'une hostilité voulue contre l'Église elle-même: jamais ses contemporains ne les ont comprises ainsi. En 1361 un prédicateur, rendant visite au poète, blâmait l'immoralité de ses œuvres, mais non leur esprit antireligieux. Alors même

¹ HETNER, *Studien*, p. 47-48; KOERTING, t. II, p. 447 et suiv., 657; WEGELE, p. 595; JANITSCHKE, p. 8; FEUERLEIN, *loc cit.*, p. 242 et suiv.; F. DE SANCTIS, *Storia della Lett. Ital.* (3^e édit., Napoli, 1879), t. I, p. 287 et suiv. — M. LANDAU, *G. Boccaccio sein Leben und seine Werke* (Stuttgart, 1877), fait son possible pour disculper Boccace; mais il est contraint d'avouer l'impossibilité de « laver entièrement » sa mémoire (p. 134). — M. G. DE LEVA, *Sull' opera « Il primo Rinascimento » del prof. G. Guerzoni* (Padova, 1878), p. 18, prononce également un jugement très sévère sur ce poète.

² Le ton frivole de ces œuvres devint rapidement à la mode et n'eut qu'un trop grand nombre d'imitateurs; ces écrivains éhontés ne reculaient devant aucune abomination. Voy. BURCKHARDT, *Cultur*, t. 1, 3^e édit., p. 231 et suiv.; E. RUTH, *Gesch. der ital. Poesie* (Leipzig, 1847), p. 7, 52 et suiv., 60 et suiv.; GEIGER, *Renaissance*, p. 81, 262 et suiv.; M. LANDAU, *Beiträge zur Gesch. der ital. Novelle* (Vienne, 1875), p. 22 et suiv., 27 et suiv., 39. — A la page 52 de ce dernier ouvrage, nous lisons, à propos d'un auteur de *Nouvelles*, Masuccio Guardato, de Salerne: « On a beau détester les curés, on doit avouer que dans la guerre qu'il leur fait, Masuccio dépasse toutes les bornes. Il tombe à coups de massue sur les moines, sur les prêtres, et ne ménage même pas le Pape; dans maint passage il se permet même de ridiculiser en termes obscènes les actes de la religion catholique ». — Il y a pourtant peut-être pis encore: ce sont les *Nouvelles* de Giovanni Ser Cambi; par respect pour la morale publique, on n'a pu en publier qu'une partie (voy. LANDAU, p. 39); mais elles se trouvent au complet à Milan, dans le ms 193 (iné.) de la Bibliothèque Trivulce.

TABLE DES MATIÈRES

Bref de Sa Sainteté le Pape Léon XIII à M. le Dr L. Pastor	1
Avis du traducteur	111
Avant-propos de l'édition allemande	vii
Table des archives et des collections de manuscrits dont les documents ont été consultés par l'auteur	xiii
Table des ouvrages le plus fréquemment cités, avec l'indication de leurs titres au complet	xvii
INTRODUCTION	1

LIVRE PREMIER

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR L'HISTOIRE DES PAPES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'EXIL D'AVIGNON
JUSQU'À LA FIN DU GRAND SCHISME.

I

Les Papes à Avignon (1305-1376).	73
--	----

II

Le schisme et les grandes hérésies. 1378-1406 (1409).	133
---	-----

III

Les synodes de Pise et de Constance. 1409-1417 (1418).	19
--	----

LIVRE II

RESTAURATION DE LA PUISSANCE PONTIFICALE :
LUTTE DU SAINT-SIÈGE CONTRE L'OPPOSITION CONCILIAIRE
DÉBUTS DE LA RENAISSANCE A ROME.

I

Martin V (1417-1431). 223

II

Eugène IV (1431-1447). 295

TABLE DES NOMS CITÉS DANS LE PREMIER VOLUME. 375